

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1980)

NOUVELLE SERIE

TOME 12 - 1981

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1981

Séance du 4 mai 1981

RÉCEPTION de M. Yves GUERRIER

ÉLOGE du Docteur Henri ESTOR

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs,

Mes Chers Collègues,

La tradition veut que tout Académicien prononce «son remerciement» sous la forme d'un discours de réception... et ainsi ce soir je prends la parole.

La tradition veut aussi que le nouvel Académicien fasse l'éloge de son prédécesseur ; je tiens à vous dire combien il me sera agréable et doux de parler du Docteur Henri ESTOR.

Permettez-moi de laisser transparaître certains sentiments qui foisonnent en moi :

La gratitude indiscutablement

L'émoi sûrement

Et l'embarras sans doute.

• La gratitude envers votre Compagnie au sein de laquelle, grâce à l'Amitié de quelques-uns, et à la Bienveillance de tous, vous avez bien voulu m'appeler ; en me souvenant toutefois que ce choix récompensait certes l'Homme, mais aussi la Maison Universitaire à laquelle il appartenait.

- L'émoi est sûr... comment ne pas imaginer celui qui assaille un chirurgien lorsqu'il doit discourir devant un auditoire si prestigieux ?

- L'embarras est indubitable devant une distinction si flatteuse. Le siège que j'occupe a été créé pour la section Médecine en 1847. Le premier occupant fut le Professeur François Isidore d'AMADOR, puis les Professeurs Louis FIGUIER, Calixte CAVALIER et Auguste BIMAR. Après la première Guerre Mondiale, ce furent les Docteurs BLOUQUIER de CLARET, Roger JARRY et Henri ESTOR : occupé successivement par des Professeurs ou des Médecins, ce fauteuil illustre bien l'éclectisme de notre Académie.

*

* *

Je m'apprêtais — comme il est d'usage dans notre Compagnie pour le nouveau venu — à prononcer l'éloge de celui qui m'a précédé... mais je me suis rendu compte que j'étais «un nouveau venu», et, si vous le permettez, avant toute chose je me présente à vous.

Il est d'usage de donner ses origines ; elles sont simples et banales.

Breton de naissance, je devais par suite de la première Guerre Mondiale regagner le Languedoc méditerranéen, berceau de la branche maternelle de la famille, et ce fut cette implantation montpelliéraine qui fut certainement à l'origine de ma carrière.

Le montpelliérain d'alors aimait sa Faculté de Médecine, et chacun connaissait les Professeurs et leur spécialité.

La Faculté de Médecine rendait à sa bonne ville sa déférence, en défilant en robes plusieurs fois dans l'année à l'occasion de cérémonies diverses parmi les rues universitaires qui entourent la Cathédrale Saint-Pierre. C'est ainsi que jeune interne des Hôpitaux, j'ai eu l'honneur avec mes condisciples de porter, en 1943, le cercueil du Professeur ESTOR, dans le dernier parcours suivant le cérémonial de notre Ecole dans les locaux hospitaliers et universitaires.

Etre médecin était considéré comme une noble profession, et le jeune bachelier que je devins fut séduit en entendant les bienfaits miraculeux de tels médecins et les succès fameux d'autres chirurgiens.

En effet, rien ne prédisposait le jeune Breton que j'étais à la carrière médicale.

Né de parents commerçants, il n'y eut parmi mes ancêtres, ni médecin, ni barbier, ni guérisseur, mais des artisans, des ferronniers, des peintres et des agriculteurs.

Des études longues et sévères chez les Pères Jésuites, me permirent de connaître, avec ces Maîtres intelligents, des condisciples qui devinrent les amis de toujours ; je n'évoquerai que trois noms : celui d'un médecin, Georges VALLAT, Professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Montpellier, José BINEAU, Docteur en droit, Chef de cabinet au Ministère de l'Intérieur, et Aymar SOLANET, Ingénieur des Arts et Manufactures, Président du Conseil d'Administration des Caisses d'Epargne.

Je suivis mon ami Georges VALLAT sur les bancs de la Faculté de Médecine, après une brève hésitation pour les grandes Ecoles avec Aymar SOLANET ; que José BINEAU me pardonne, je n'avais pas et que j'ai pas encore acquis pour l'Administration, même avec un grand A, un amour particulier.

Après une année de transition appelée à l'époque P.C.B. et qui permettait — à ceux qui savaient, parce qu'on le leur avait enseigné — de réfléchir avant d'accéder à la Faculté de Médecine, je commençai en 1936 mes études médicales.

C'est en médecine, en première année, que je trouvai le Maître qui devait avoir sur mon avenir l'influence prépondérante.

Le Professeur Jean DELMAS enseignait l'anatomie de façon telle qu'il était impossible de s'en désintéresser ; le système nerveux central, le péritoine, l'organisation générale des viscères... tout avec lui paraissait (et était) simple et logique : la morphologie devenait chose intelligente.

Il me plaît de fermer les yeux un instant, et de me retrouver, une soirée de novembre, dans la salle des Aides d'anatomie où il aimait nous retrouver après son

cours magistral, devisant alors sur tout sujet devant les grandes fenêtres qui s'ouvraient sur le Jardin des Plantes de la Faculté de Médecine fondée par Henri IV, et, de façon plus précise, devant le tombeau de Narcisse et les souvenirs de Paul Valéry...

Pour moi, ce fut le Professeur tout court, le maître à penser, incarnant l'esprit de finesse ; il avait de plus cette vision juste des hommes qui lui permettait de choisir ; ensuite il savait entourer l'élue d'un amour constant que cachait une élégante désinvolture ; son humour lui permettait de fustiger les défauts de ses semblables tout en restant courtois.

Le Professeur Georges LAUX était, lui aussi, Professeur d'anatomie ; son sens pédagogique était étonnant, et je connais beaucoup de mes condisciples qui évoquent ses cours, et ont gardé les fameux schémas qui les illustraient.

Il me prodigua depuis mon arrivée au Laboratoire jusqu'à son lit de mort, une amitié telle, qu'elle ne pouvait être rendue qu'en lui prodiguant une loyale et filiale affection.

Ces deux Maîtres s'adoraient ; leur complémentarité était étonnante et s'exerçait même dans leur comportement ; autant le premier affichait un optimisme triste, autant le second arborait un pessimisme gai.

Leur souvenir est toujours présent, et, machinalement, c'est à eux que je pense bien souvent dans la fonction (excusez-moi, il faut dire l'emploi) que j'exerce.

Je parle beaucoup d'anatomie : en effet, j'accédai en 1952 à la carrière universitaire par une agrégation d'anatomie, et je fus enseignant d'anatomie, avant d'être celui de l'oto-rhino-laryngologie ; c'est au contact des étudiants de 1ère et 2ème année que j'appris le métier d'enseignant.

Je tire un grand orgueil de cette formation ; l'initiation à la médecine grâce à l'anatomie était une belle chose, et l'on donnait à l'étudiant, grâce à la permanence des structures humaines, une vue plus stable et plus vraie de la chose médicale, que dans la connaissance de la formule chimique développée de telle substance vite oubliée, car dépassée.

Il est vrai que cette stabilité des structures anatomiques n'empêche pas de les mieux connaître, tout en contrôlant les affirmations des prédécesseurs, ce qui justifie la recherche en morphologie humaine.

Morphologiste de vocation, je me suis permis de le rester... par plaisir certes, mais aussi parce que j'ai pu apprécier la nécessité des connaissances anatomiques précises dans notre spécialité.

Après un internat, où j'alternais chirurgie et oto-rhino-laryngologie, je fus choisi par le Professeur Jean TERRACOL pour devenir son chef de clinique en 1946, mais mon premier contact avec lui s'était établi en 1938, où je passai le concours d'Adjuvat, alors que j'étais externe dans son service...

Le service que dirigeait le Professeur Jean TERRACOL était très actif. Chirurgien cervical, il fut un grand chirurgien d'exérèse, et opérer une adénopathie fixée ou un goître plongeant était, pour lui, une grande joie.

Il publia une série de traités, d'audience internationale, sur la pathologie de l'œsophage, du nez, du sinus, et du larynx. Ses écrits étaient toujours empreints d'une grande personnalité de style...

Il fut un professeur de clinique, typique de sa génération, avec un autoritarisme indiscuté, mais tempéré par un charme personnel qui faisait que l'on était heureux d'être avec lui, et que l'on recherchait sa présence.

Sa clairvoyance lui permit de voir tout l'intérêt de l'orthophonie et de la chirurgie maxillo-faciale dans notre spécialité, et cela dès 1945, date à laquelle la chaire que j'occupe prit le nom de Clinique Oto-Rhino-Laryngologique et Chirurgie Maxillo-faciale.

Ainsi présenté, me voilà rassuré... et les brefs sentiments d'inquiétude du début se sont effacés devant les visages amis et bienveillants qui occupent cet amphithéâtre.

A ce propos, il m'est agréable de dire à Monsieur le Secrétaire Général GUILLOU, toute mon amicale reconnaissance pour l'obtention de l'amphithéâtre, mes remerciements aussi au Doyen Pierre RABISCHONG, qui a su aplanir les difficultés.

Cet amphithéâtre, j'y tenais, et cela pour plusieurs raisons : tout d'abord, les ascendants d'Henri ESTOR y avaient donné leurs cours. Le Professeur GILIS, père de mon parrain le médecin-colonel GILIS, y enseigna l'anatomie pendant plus de vingt années. Enfin, parce que le «nouveau venu» qui vous parle y enseigna aussi l'anatomie, d'abord en 1946 avec des leçons comme Chef de Travaux, en 1952 avec des conférences comme Professeur agrégé, et, enfin en 1959 avec des cours... Nous étions pointilleux sur la hiérarchie et les traditions, et c'était une bonne chose.

Vous connaissez mon respect des traditions et vous comprendrez maintenant ma hâte de vous parler de mon prédécesseur.

*

* *

Le Docteur Henri ESTOR est né en 1900, ou plus exactement le 18 mai 1900, la veille de la Saint-Yves, à Montpellier.

Comme le faisait remarquer le Docteur Pierre MERLE, son parrain, lors de sa réception à l'Académie : «l'an 1900 fut-il le dernier du XIX^e siècle ou le premier du XX^e siècle... il vous plaça grâce à votre naissance, dans le XIX^e siècle» ; ainsi le voulut son parrain. J'en accepte l'augure. Ce XIX^e siècle dont la deuxième moitié fut si fertile en découvertes et inventions de toutes sortes... que le XX^e siècle ne fera qu'exploiter...

Son enfance et son adolescence se développèrent dans une solide atmosphère familiale traditionnellement estimée.

Il semblait prédestiné à la chirurgie, dans cette famille, où un siècle plus tôt Mathieu ESTOR, son quatrième ascendant, soutenait une thèse ayant pour titre : «Essai de Chirurgie sur les vices de conformation».

Une parenthèse pour situer cette soutenance : elle se déroula dans le Collège de Chirurgie de Montpellier, sous la coupole de l'Hôtel Saint-Côme ; son Président était M. Barthélémi VIGAROUX, Professeur Royal au dit Collège et médecin illustre ; ce fut une des gloires de notre Maison avec LAPEYRONIE.

La date mérite d'être retenue : ce fut le 13 août 1789, après l'avènement officiel de l'Assemblée Constituante, un mois après la prise de la Bastille, neuf jours après la nuit du 4 août...

Pour moi, chirurgien et anatomiste, c'est l'aube de la grande Ecole Médicale Française, dont le chef de file fut le prestigieux Xavier BICHAT, et qui rayonna dans le monde pendant toute la première moitié du XIX^e siècle. C'est pendant ce siècle glorieux pour la médecine française, que Jean Louis Eugène ESTOR (1796-1856), Pierre André Marie Alfred ESTOR (1830-1886) et Charles Paul Eugène ESTOR (1861-1943) enseignèrent successivement dans notre Faculté de Médecine, et, les deux derniers, dans ce même amphithéâtre.

C'est avec cette auréole que le jeune Henri ESTOR, à la fin de la première guerre mondiale, entreprit ses études médicales.

Le Docteur Henri ESTOR, appartenait à une époque où il était naturel que l'on soit médecin de père en fils. Il fit ses études médicales pour devenir chirurgien.

Il serait cependant injuste de ne rappeler que la carrière médicale de mon prédécesseur ; aussi parlerai-je sur trois aspects de la vie du Docteur Henri ESTOR, qui en font une personnalité attachante :

le Médecin — l'Historien — le Montpelliérain.

Le Médecin

Pour atteindre son but, il prit le dur chemin des hôpitaux qui, depuis toujours, a permis à certains d'entre nous d'acquérir, disais-je, la pratique chirurgicale — manuelle si l'on s'en réfère à l'étymologie grecque : le *savoir-faire*, tandis que le *savoir-être* était inné chez Henri ESTOR.

Externe à 21 ans, Interne provisoire à 24 ans, Docteur en Médecine à 27 ans. Il put exercer alors les fonctions de Chef de clinique chirurgicale de 1927 à 1932, puis à la clinique gynécologique dirigée par le Professeur LAPEYRE. Il exercera

pendant près de trente années, et successivement, les fonctions de Chef de clinique, Moniteur assistant et Attaché.

Son attirance pour la chirurgie d'abord et la gynécologie chirurgicale ensuite, lui valut une solide clientèle l'obligeant à partager son temps entre son cabinet, l'hôpital et la clinique du Carré du Roi, fondée par son père, et que tout le monde appelait la clinique ESTOR.

Chirurgien assistant des Hôpitaux en 1944, agréé pour la chirurgie dans les sanatorias publics de 1961 à 1965, il fut nommé Assistant attaché au service de la Clinique chirurgicale A, et nommé Chirurgien honoraire des Hôpitaux en 1965.

Il fut pendant 30 ans, chirurgien de l'Institut marin St-Pierre de Palavas.

Voilà donc, il faut bien en convenir, une carrière bien remplie.

Pendant la durée de ses études médicales, il acquit de nombreux prix et distinctions.

Prix Fontaine en 1928 (thèse) — Prix Bouisson (meilleure scolarité) en 1928. Nous passerons sur les distinctions honorifiques ; elles sont aussi variées que nombreuses.

Toutefois, je voudrais mentionner que dans mon noviciat chirurgical, je fus l'interne en 1943 du Docteur Henri ESTOR et sa présence à mes côtés, pour ma première hystérectomie, me fut précieuse.

Je le retrouvai à l'hôpital complémentaire de la Perverie à Nantes où nous fûmes détachés ensemble, lui comme Capitaine, moi comme Lieutenant en 1945, à partir de H.O.E. 417 structuré par des volontaires jeunes issus des hôpitaux.

Il fut pour moi un aîné indulgent et généreux de son savoir.

Ce fut un vrai médecin.

L'Historien

Elu à l'Académie des Sciences et des Lettres en 1953, remplaçant le Docteur JARRY démissionnaire, il fit en 1954 l'éloge du Docteur BOUQUIER de CLARET.

Deux de ses ascendants l'avaient précédé comme membre de notre Assemblée : son arrière grand-père Jean-Louis ESTOR, et son père Eugène ESTOR.

Son élection consacra le penchant — atavique — pour l'histoire de la Médecine.

Membre de la Société Montpelliéraine d'Histoire de la Médecine depuis 1953, il en fut le président de 1960 à 1964.

A ce propos, j'interrogeais mon ami le Général Louis DULIEU — historien de cette Société — à qui je rends un hommage public pour son dévouement et son érudition ; sans lui beaucoup de choses ne pourraient se faire ou du moins ne pourraient bien se faire.

Inutile de vous dire que j'ai usé et abusé de cette érudition. Le Docteur Henri ESTOR était un passionné de médailles : il en avait toujours une à présenter qui illustrait une de ses communications, ou même celle d'un autre collègue.

Cette carrière littéraire fut féconde.

Si nous dénombrons ses actions littéraires et ses publications, nous en comptons 178, dont 33 à la Société Montpelliéraine d'Histoire de la Médecine. Ouvrons une nouvelle parenthèse : ses publications médicales sont au nombre de 174... quel équilibre !...

Ce qui m'a frappé, ce fut de trouver dans la liste de ses publications, deux d'entre elles consacrées à «Tauromachie et Chirurgie» ; c'est ainsi que j'appris, et Madame Henri ESTOR a bien voulu me le confier, que son mari était un aficionado chevronné... le fauteuil du gouverneur romain issu des Arènes de Nîmes ne dépare donc pas !

Son plaisir était grand de participer aux travaux de notre Assemblée ; je le comprends bien, car elle représente le lieu de rencontre que j'ai toujours souhaité.

Le Montpelliérain

Le Docteur Henri ESTOR habitait une maison toute nappée des heures glorieuses du Languedoc.

Cette maison toujours habitée par Mme H. ESTOR, qui m'a fait l'honneur de pouvoir la visiter, est située comme chacun sait, entre le plan du Palais et la rue du Château.

La proximité du Palais de Justice entretient dans l'esprit de nombreux montpelliérains, une erreur. Le palais et le château dont il s'agit, c'est le dernier des palais des Guilhem, seigneurs de Montpellier, et la maison fut élevée en 1640 sur l'emplacement de ce «palais» ou de ce «château». Elle fut acquise par M. ESTOR en 1789, et depuis lors transformée à la période impériale et demeure, depuis près de 200 ans, dans la famille ESTOR.

Je vois très bien l'étudiant Henri ESTOR, quittant sa maison, passant devant celle du Professeur GRASSET, comme lui Conseiller Municipal ; il avait dû faire démolir les maisons qui lui enlevaient un soleil si précieux, et agrandir pour la ville, à qui il en fit don, le Plan du Palais.

L'étudiant, par la rue Coste Frège (de la côte froide) gagnait la rue de l'Ecole de Médecine en longeant l'Hôtel de Murles Cambacérès, dont l'évocation lui permettait de se préparer à cette vue grandiose de la Cathédrale et de la Faculté.

La proximité du Plan du Palais et de la Place de la Canourgue dut jouer peut-être un rôle déterminant dans sa carrière politique.

Il fut Conseiller Municipal sans interruption de 1963 à 1977, sous les municipalités de MM. ZUCCARELLI et DELMAS. Il fut chargé des sports, des jardins, des pompiers, et surtout, du Jumelage Montpellier-Heidelberg.

Sa connaissance de la langue allemande fut acquise auprès des domestiques qui, avant la guerre de 14-18, venaient d'Allemagne et se plaçaient comme précepteur d'enfants dans des grandes familles françaises. Cette connaissance de l'allemand lui permettait de pouvoir prononcer ses allocutions dans langue de Goethe. Pour ce jumelage avec Heidelberg, il fut — on doit le souligner — un des plus

dynamiques artisans, faisant de nombreux voyages dans cette ville. Il fut Président du Comité du Jumelage en 1971.

Enfin, n'oublions pas sa collaboration à la Croix-Rouge de 1929 à 1976.

Leçons de secourisme, cours aux infirmières, chef de consultation, membre du Conseil Départemental, enfin Président de 1966 à 1976. Rappelons que le siège de la Croix-Rouge est rue Sainte-Croix.

Pendant près de 40 ans, le Docteur Henri ESTOR se dépensera sans compter pour cette belle œuvre... Quel homme de bien !

Chirurgien, historien de la médecine, homme public, homme de bien, voilà ce que fut le Docteur Henri ESTOR.

*
* *

Il est m'a-t-on dit, de bonne manière, pour conclure son remerciement, de développer un thème qui vous est cher, et le privilège d'avoir une tribune pour s'exprimer, est un objet de crainte et de plaisir à la fois.

Le sujet n'apparaît pas immédiatement, ou plus exactement l'on voudrait dire tant de choses !... Quatre thèmes m'ont toujours attiré... Bien sûr, quitte à céder à l'attrait pirandellien, j'aurais voulu en arriver à six «six sujets en quête d'auteurs», mais je n'oublie pas que la conférence, plus que tout autre mode d'expression, est étroitement tributaire du temps... et me revoilà à la recherche d'un sujet.

Tiens, pourquoi pas la recherche ? Mais parler de la recherche à court terme, avec des comités de recherche, en s'intégrant à des formations déjà existantes type CNRS ou INSERM, en participant à l'aide de contrat à des ATP, cela ne peut intéresser que certains d'entre nous. Toutefois, nous devons convenir que des unités de recherche type INSERM devraient être créées pour la surdité, pour le langage, pour ne parler que des choses les plus importantes de notre spécialité... mais il n'y a pas plus de trouveurs qu'autrefois.

J'avais eu un moment, l'envie d'écrire le *portrait* de l'oto-rhinolaryngologiste contemporain «mais tout est dit et l'on vient trop tard» et je n'ai pu répondre au défi que je m'étais lancé de faire ce portrait, à moins d'en faire un «à la manière de» n'ayant pas la délicatesse du siècle de Louis XIV quand «il faut exprimer le vrai» pour écrire naturellement «fortement et délicatement». Toutefois, il aurait été intéressant de nous situer dans le monde médical en ville, à l'hôpital, à la faculté, ainsi qu'à travers notre clientèle.

Le troisième sujet qui me passionne, est l'âme du médecin, mais René DUMESNIL, médecin et homme de lettres, écrit en 1936 un petit livre, «L'âme du médecin», réédité 30 ans plus tard. Écoutons quelques mots :

«Dans ce crépuscule où les hommes, ne discernant plus les lumières humaines, n'ont de respect que pour les machines aveugles et les masses grégaires plus aveugles encore, le médecin apparaît comme un des derniers clairvoyants, comme un des derniers mainteneurs de ce qui ne doit pas périr. Il garde le privilège de la réflexion : l'exercice de son art lucide l'oblige constamment à retrouver l'individu parmi la collectivité. Il distingue l'homme et les hommes, l'homme partout le même en dépit des différences ethniques, l'homme qui est le semblable de ses semblables, l'homme qui est l'espèce comme le feuillage de l'arbre est la réunion des feuilles, et les hommes, dans leur diversité de tempéraments et de caractères, dont chacun réagit dans la santé et dans la maladie, comme ne réagit pas le voisin».

En 1980, les données actuelles de la science, pour employer l'expression consacrée, et les derniers travaux de M. Jean DAUSSET, de M. Jean BERNARD ou de M. Jean HAMBURGER expriment-ils autre chose ?

Je préfère vous parler dans cette période de mutation, de ce qu'est pour moi enseignant, l'enseignement de la médecine.

On parle beaucoup de pédagogie dans l'enseignement dit «supérieur».

«La manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne», certes, mais la technologie pédagogique ne doit pas faire oublier qu'elle n'est pas tout ; la vraie pédagogie n'est pas innée, il faut aimer l'enseignement, il faut aimer transmettre

ses connaissances. On oublie trop souvent le côté altruiste de l'enseignement, certains n'en voyant qu'un moyen de coercition lors du contrôle des connaissances.

De la même façon, certains se disent modernes dans leur façon d'enseigner parce qu'ils utilisent la télévision... et l'audio-visuel. Pour nous, être moderne, c'est se rendre compte de l'évolution de nos mœurs, de nos idées, de la composition de la société modifiée par le progrès social et économique, la généralisation de l'information et de la concertation, et adapter son enseignement à cette manière de vivre.

Ce n'est pas la loi d'orientation de l'Enseignement qui peut modifier totalement l'esprit des enseignants.

Comme l'a dit Montesquieu dans *L'esprit des lois* en 1748 : «lorsque l'on veut changer les mœurs et les manières, il ne faut pas les changer par des lois». C'est l'esprit qu'il faut modifier et l'enseignant doit pouvoir assurer à l'étudiant une formation triple :

- Le savoir (ou le cognitif pour les pays francophones) : il est certain que des connaissances de base et des connaissances cliniques sont indispensables. Mais savoir n'est pas tout : un savoir analytique seulement mémorisé n'a que peu de valeur ; il faut que ce savoir devienne une aptitude à interpréter des données, à en faire la synthèse pour résoudre un problème et nous devons préparer nos élèves à résoudre des problèmes.

C'est un peu comme un professeur de physique qui ne bâtirait son enseignement que sur la connaissance des questions de cours, sans problème à la clef... il faut préparer le futur praticien par des exercices de diagnostic sur dossier, et de le motiver par des mises en situation clinique.

- Les activités psycho-motrices du futur praticien doivent être l'objet d'attention de l'enseignant. Par activités psycho-motrices, on peut entendre comme le dit Y. GUEGUEN : «l'ensemble de techniques manuelles» qui nécessitent l'acquisition d'une extrême précision, d'un automatisme, d'une rapidité d'exécution, qui le plus souvent s'acquièrent par imitation. Cette «habileté» est souvent plus importante pour le malade que le savoir.

• Le contrôle du comportement doit tenir une place importante dans la formation du praticien ; il faudra le mettre en face de situations «qui mettent en jeu à côté de la maladie elle-même, les facteurs personnels familiaux, sociaux, économiques, spécifiques au malade, variables d'un individu à l'autre».

L'attitude du médecin, l'évaluation de l'environnement psycho-affectif de son patient, la connaissance de ses responsabilités sont des choses importantes.

Pour nous, certes, cette manière d'être est fonction de la personnalité du médecin, mais elle doit être enseignée et évaluée. Notre enseignement tel que nous le pratiquons prépare-t-il bien nos étudiants à l'exercice de l'oto-rhino-laryngologie ? Nous nous y efforçons, sans toutefois tomber dans le travers de l'auto-satisfaction et de l'admiration du travail passé, qui pour nous, est un signe de caducité.

Mais il est une chose que l'on oublie trop souvent, c'est la formation permanente de l'enseignant. C'est ici que je me dirige vers la fin de mon discours qui se voulait, à l'origine, pas trop long.

Certains regardent l'enseignant et lui disent : «Je me demande comment vous faites pour faire tout ce que vous faites».

En pensant tout bas : «mon ami, tu ne dois participer que de nom à beaucoup d'activités que l'on croit tiennes et signes beaucoup d'articles que tu n'as le plus souvent point lus...».

Eh ! bien celui-là se trompe, car arrivé à un certain âge, comme l'a dit Edouard HERRIOT : «le problème, ce n'est pas de savoir quel temps on doit consacrer au plaisir et quel temps au travail, mais bien de savoir trouver son plaisir dans son travail».

En effet, il est un temps des fatigues.

La fatigue des enseignants se présente sous trois grandes formes :

La fatigue physique : après une journée consacrée à des interventions chirurgicales, on est fatigué, mais cette fatigue est saine et normale... et elle n'est pas particulière à l'enseignant... nous tous la connaissons bien.

Par contre, les deux autres sont souvent méconnues.

La fatigue informatique est due à l'ahurissement causé par la surabondance des messages, et le risque de ne pouvoir les assimiler ; il faut éviter comme le dit Saint-Evremond «de charger sa mémoire... aux dépens de son jugement».

La fatigue de l'environnement, enfin, est pour moi la variété essentielle de la fatigue, peut-être parce qu'elle a une dimension émotionnelle ; le stress social parfois très important risque de mener l'enseignant au surmenage, mais aussi à l'angoisse et à la morosité.

Y a-t-il une philosophie de l'enseignant possédant en outre un emploi de chef de service ? Je réponds oui.

Le chef de service, comme le chef d'entreprise, doit s'intégrer dans un cadre de pensée plus large ; il doit avoir en guise de ligne de conduite : la prévision (et non la prévoyance) et la prospective.

Prévoir tout d'abord pour ne pas avoir à subir ; avoir aussi, une notion exacte de la *prospective*, définie comme le fruit du rapport naturel entre action et prévision.

Donc je le répète : tout comme le chef d'entreprise, le chef de service sera placé toujours entre le prévisionnel et l'émotionnel.

Mais en outre, il doit se perfectionner, trouver le temps de chercher ses informations, les classer et les choisir...

Il doit dans les Congrès nationaux et internationaux chercher l'enrichissement... ce n'est pas toujours facile, car beaucoup de gens savent qu'il doit enseigner, mais peu, qu'il doit aussi apprendre, prouvant ainsi son refus de la résignation devant l'avenir.

*

* *

Il est temps de présenter mes remerciements

- à tous mes Confrères de l'Académie,
- à Monsieur le Président BATIGNE, dont les «à propos» sont toujours goûtés, car de haute tenue et de grande courtoisie,
- à Monsieur Gaston VIDAL, Secrétaire Perpétuel de notre Académie, grâce à qui, les séances du lundi sont pour nous un lieu de rencontre privilégié,
- à mon Parrain enfin, le Médecin-colonel Louis GILIS, pour lequel j'éprouve — qu'il me pardonne — une véritable affection filiale.

Pour moi, en effet, avec le sentiment de l'Amitié, je vous dirais combien le milieu et l'équilibre familial furent un soutien incomparable.

Ma femme est toujours là, toujours présente avec les mots espérés... et les silences souhaités... Cette harmonie de la vie intérieure d'un couple est chose agréable à dire, car agréable à vivre.

Ma grande joie — notre grande joie devrais-je dire — fut nos trois fils, Alain, Bernard et Michel, très différents dans leur comportement et leur manière de vivre, mais ayant des qualités communes parmi lesquelles je me plais à retrouver une application et une réussite dans le travail, une droiture extrême et un amour filial de tous les instants... ces qualités ne se sont jamais démenties.

Mes belles-filles : Ariane et Anne, nos petits-enfants : Richard, Céline, Julie et Justine sont toujours là pour, sinon mobiliser, mais toujours égayer le cercle familial.

Merci à vous tous.

Voilà,

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Mes Chers Collègues,

je ne vous ai pas tout dit de ce que j'aurais voulu vous dire ; je vous ai dit beaucoup de choses, beaucoup trop peut-être, surtout sur moi-même, mais comme l'a dit Grimod de la Reynière, dans cet auditoire pour nous écouter :

«Si ce sont des hommes, nous sommes sûrs qu'ils sont aussi indulgents qu'instruits, et, si ce sont des dames, elles sont (de plus) nécessairement charmantes».

Pour conclure, en vous conviant avec ma femme dans notre foyer, je préfère chercher auprès de Brillat-Savarin, l'aphorisme qui nous servira de guide pour cette soirée :

«Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit».

Yves GUERRIER

*

**

RÉPONSE DE M. Louis GILIS

Vos états de service, Monsieur, débutent par ce titre : «Médecin». C'est un mot qui désigne à la fois une profession et un titre. Le public, civil ou militaire, a tendance à le remplacer par celui de Docteur : le public a peut-être raison ; je crois qu'il n'a pas raison dans toutes les circonstances. Docteur est un grade universitaire généralisé dans la plupart des disciplines, théologiques ou culturelles. Je crois que celui de «Médecin» est plus approprié, en particulier, à votre cas. Il serait, en effet, difficile dans notre vieille Université, de trouver un personnage qui en soit plus digne que vous.

Mais avant de présenter au brillant public qui nous écoute, les étapes de votre carrière de «Médecin», j'ai le devoir pieux de m'incliner devant Mme Henri ESTOR, en lui présentant les hommages respectueux que je dois à l'épouse d'un ami disparu.

Vous êtes né en Bretagne, à Redon, en 1917. Notez que j'attache, personnellement, beaucoup d'importance au lieu de naissance dans la formation de la «personnalité». Or, quand vous vous attaquez à la maladie, vous le faites avec la fougue d'un Duguesclin.

Vous êtes devenu Montpelliérain très jeune, vos parents ayant choisi de vivre sous notre climat pour des raisons de santé. Ils vous ont mis au «Collège Catholique», qui fonctionnait, alors, dans un édifice proche du Peyrou (enclos Tissier- Sarrus), alors qu'il était autrefois place Rondelet.

Rondelet, un de nos très grands ancêtres médicaux ! Passionné pour la découverte de l'architecture humaine, il n'hésita pas à disséquer son propre fils, mort en pleine adolescence, en présence de Michel de Notre-Dame, et, je crois, de Rabelais. Il est vrai qu'à cette époque, malgré l'autorisation pontificale de pratiquer ce genre de recherche, il était difficile de se procurer des «sujets», et des groupes d'étudiants n'hésitaient pas à s'en procurer, l'épée à la main, dans le cimetière qui occupait une partie du Polygone actuel. Ce qui est certain, c'est votre attirance à vous pour l'Anatomie, dès vos premiers pas dans notre Faculté de Médecine.

Votre intérêt pour cette base de la connaissance biologique du corps humain, non seulement vous ne l'avez jamais laissé s'amoindrir, mais encore vous avez toujours cherché à en développer l'extension quand vous avez progressé dans le cadre de l'Oto-Rhino-Laryngologie. Votre premier grand titre scientifique n'a-t-il pas été, en 1952, celui d'Agrégé d'Anatomie ?

Or, dix ans avant, vous étiez «Prosecteur» ; vous apportiez votre autorité dans la vaste salle de dissection d'où la vue s'étend sur notre merveilleux Jardin des Plantes, à travers le boulevard Henri IV. C'est, peut-être, un peu ce fait qui me vaut aujourd'hui d'être votre parrain pour votre entrée dans notre Académie. Je m'honore certes, d'avoir été un anatomiste, mais de dimensions bien modestes à côté de vous. Je fus, tout de même, admis à l'«Adjuvat» au concours de 1920. C'est entendu, il y a mon nom, le nom de GILIS, et je n'en devine pas moins la gentillesse de votre pensée quand vous avez demandé au Doyen, et obtenu, l'usage de ce «Theatrum Anatomicum» pour notre réunion de ce soir ; n'y avons-nous pas vécu successivement à des époques où, suivant l'aphorisme d'Hippocrate, gravé au-dessus du cadran solaire de la grande Entrée, nous nous acheminions vers l'H TEKNE MAKRE. L'E *Tekne Makre*, c'est-à-dire la grande et longue route qui mène vers une certaine connaissance de la Médecine.

Aujourd'hui, nous tous, ici, groupés autour de cette table de marbre où furent allongés les corps des «sujets» de dissection pour des démonstrations magistrales, nous pensons à tous ces Maîtres dont la voix rebondissait sur les gradins de cet hémicycle ; et votre serviteur croit y entendre encore la voix de celui auquel il doit sa venue au monde et qui, sévère sur la discipline, lui a enseigné ce qu'il a pensé être le chemin de l'«Honneur».

A la base de ces gradins, je me suis assis devant la petite table de l'Aide d'anatomie ; et, un peu après, vous occupiez, Monsieur, la même place. A cette époque, comme vous venez de nous le dire, votre Maître était le très spirituel Jean DELMAS, portant sa magnifique barbe rousse en crochet, ce qui le rendait semblable à un de ces suiveurs de nymphes ou de naïades du cortège de Dionysos. J'avais beaucoup vécu près de lui, moi aussi, avant la grande guerre, la première ; il voisinait avec ces anatomistes de grande classe que furent Henri VALLOIS et Henri ROUVIÈRE, dans la trace desquels vous avez marqué votre sillon, car c'est l'Anatomie qui vous a largement ouvert les portes de l'Oto-Rhino-Laryngologie.

Je le répète avec plaisir, vous étiez agrégé d'Anatomie en 1952, mais vous étiez aussi un ancien membre de cette fraternité éminente qu'est toujours l'Internat ; ce qui vous donnait un titre supplémentaire pour prendre place, professoralement, dans nos services hospitaliers.

Or, quand vous avez eu pris cette décision, vous en avez pris une seconde qui était, selon le mot, particulièrement courageuse ; vous n'avez pas hésité à postuler une seconde agrégation : celle d'Oto-Rhino-Laryngologie dans laquelle vous avez été agréé en 1958. Vous avez donc conquis, de haute lutte, le poste que vous occupez si brillamment aujourd'hui, car votre agrégation d'Anatomie et votre internat vous ouvraient parfaitement la porte de tous les services hospitaliers. Vous êtes, Monsieur, un cas particulièrement élégant, et relativement rare, dans les habitudes de l'Université française.

Vous vous avanciez donc, magistralement, dans cette science, une des plus précieuses puisque son rôle essentiel est de conserver la voix : cette voix qui fait la parole, et qui, par elle, suivant la volonté de Dieu, est l'élément distinctif de la «nature humaine».

Or, (et j'ouvre ici, presque malgré moi, une parenthèse) nous avons, vous et moi, eu un ami commun qui a suivi un peu la même voie que vous : il s'agit d'André SOULAS. Il a acquis une certaine célébrité dans l'oto-rhino-laryngologie par la diffusion en France de la «Bronchoscopie», qu'il était allé longuement étudier aux Etats-Unis d'Amérique et qu'il appelait, avec son Maître MOUNIER-KUHN, la «Bronchologie».

André SOULAS, en effet, lui aussi débuta dans la grande voie médicale, en devenant un des Aides d'anatomie de mon père ; et ce fut à lui que je devais succéder dans l'Adjuvat. Pourquoi me libéra-t-il cette fonction en la rendant vacante ? Ce fut une question sentimentale. Il se mariait avec Antoinette TEILLARD, descendant du grand légiste napoléonien de ce nom, un des principaux rédacteurs du «Code Civil» ; et, chose curieuse, l'influence législative de cet illustre ancêtre avait dû s'infiltrer dans l'âme de cette personne, par ailleurs fort séduisante, car ayant éprouvé par la suite des différends avec son mari, ils se séparèrent, et elle devait finir son existence comme épouse de cet éminent professeur de notre Faculté de Droit que fut Henri VIALLETON.

Mais continuons à considérer plus directement les avantages de votre ascension dans les chaires de clinique ORL et de chirurgie cervico-faciale. En 1960... vous deveniez Directeur de l'Institut d'«Audio-Phonologie». En 1961, vous fondiez avec AZEMAR les Symposiums méditerranéens sur l'Odorat, puis vous vous occupiez de la Société Française d'Olfactologie.

La liste de vos œuvres est trop riche pour prendre exactement place dans mon propos. Quant au chiffre de vos publications, il est également considérable, soit que vous en ayez réalisé en collaboration avec d'autres personnages éminents en ORL comme votre prédécesseur, l'ex-médecin militaire TERRACOL, soit que vous y ayez associé votre agrégé, le sympathique Professeur DÉJEAN ou votre fils Bernard... sans compter bien d'autres.

Mais il est une de vos publications qui me séduit, moi, particulièrement : c'est votre dernière œuvre, et vous vous y révélez un historien plein d'érudition et de distinction en la consacrant à l'«Histoire des maladies de l'oreille, du nez et de la gorge» ; vous vous y êtes associé au très distingué Professeur MOUNIER-KUHN.

On y découvre en vous, à côté de votre esprit scientifique, les qualités d'un amateur d'art consommé, jointes à celles d'un homme de goût, et aussi d'un philosophe. Ce livre d'une qualité de présentation hors-pair, précédé d'une préface remarquable du Professeur PORTMAN, contient un avant-propos de notre collègue le Médecin-Général DULIEU, Secrétaire Général de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine.

Vous étiez très lié avec DULIEU depuis votre jeunesse, et j'espère qu'il ne m'en vaudra pas, puisque je suis amené à parler de lui, de dire qu'il est un homme étonnant. C'est entendu, à Montpellier, c'est lui qui est le grand spécialiste de tout ce qui touche à l'histoire de la médecine ; mais, c'est aussi un artiste délicat joignant à la finesse de son doigté de pianiste un talent de compositeur dont les œuvres sont représentées, à ma connaissance, au moins dans le théâtre de deux grandes villes de province.

Seulement, voilà : je ne peux pas abandonner sa personnalité, sans la rapprocher ici, dans cet amphithéâtre, de l'évocation de l'ombre d'un grand musicien qui fut en même temps, un anatomiste considérable : il s'agit de Vincent PAULET, dont le nom se retrouve dans une des salles de chirurgie de Saint-Eloi, et dans le

catalogue du Musée Fabre, dont il fut l'un des bienfaiteurs. Agrégé du Val-de-Grâce, Médecin Inspecteur des armées du Second Empire, Professeur d'Anatomie à Montpellier, où il était juste le prédécesseur de mon père, sa maison de Boutonnet fut le rendez-vous d'Alfred BRUYAS, de COURBET, d'HARPIGNIE, et d'un groupe d'amateurs montpelliérains qui se réunissaient une fois par semaine en un quatuor classique où Vincent PAULET tenait le violoncelle.

Mais, après ces diversions, reprenons, comme il se doit, le fil de mon propos, et parlons de votre famille. Vous avez eu la chance de rencontrer, alors qu'elle était la fille du Censeur du Lycée de l'Esplanade, que nous appelions alors le Grand Lycée, Melle Anne VABRE. Etant friand de très bon café, je suis loin d'être indifférent à l'existence et à la renommée de la famille VABRE.

Melle VABRE, devenue Mme GUERRIER, vous a donné trois fils : Alain, Bernard et l'architecte Michel. Je connais surtout Bernard : j'ai eu la chance de rencontrer fréquemment à Saint-Charles celui qui est devenu le Professeur Bernard GUERRIER, actuellement en exercice à Nîmes. Je dois dire que j'ai toujours été séduit par sa gentillesse, et la qualité de son savoir-faire médical. Il était pour vous un collaborateur fort apprécié par tout le personnel et par les malades. Je comprends le plaisir que vous devez ressentir en pensant que vous avez en lui un élément de continuité culturelle qui ajoute déjà, et s'attachera, à l'avenir, au prestige du nom de GUERRIER.

Tout ceci m'amène, pour conclure, à parcourir en un style affectif cet univers médical des Cliniques Saint-Charles, dans lequel j'aime à pénétrer souvent. Du personnel de votre service, je ne dirai qu'une chose : c'est qu'il est le prolongement affectif de votre famille, avec toutes ses qualités, son doigté, et sa grande habileté technique.

Au-dessus de votre service, à l'étage supérieur du bâtiment que vous occupez au 3ème étage, je me permets, ici, ce soir, de saluer très amicalement le service de la Pédiatrie, car le grand et énergique savant qu'est le Professeur JEAN a bien voulu, comme vous, m'accepter comme parrain pour entrer dans notre Académie. J'aime travailler avec lui et Mme JEAN, et je le proclame avec plaisir devant le public de qualité qui nous entoure, ici, ce soir.

Sur la face Nord de votre service, on voit celui du Professeur BORIES-AZEAU, homme de grande qualité technique, et médecin gentilhomme accompli. Je le salue au passage puisqu'il est votre président au Rotary, et qu'il sait y entraîner cette réunion des élites montpelliéraines vers les horizons les plus élevés.

RÉCEPTION de M. François-Bernard MICHEL

Mais, en fait d'horizon, et comme image de la fin, je vous dirai que je me trouvais récemment dans le cabinet du Professeur DÉJEAN. La fenêtre de cette pièce est orientée au Sud. Je me sens bien chez DÉJEAN : il est, pour moi, un des modèles les plus parfaits de ce que peut devenir un médecin en pratiquant son art comme il le fait. De sa fenêtre, je voyais la ligne des arches de l'Aqueduc s'épanouir dans cette fleur de pierre, qui est le Château d'eau du Peyrou. Plus en arrière, on sentait la présence de la mer — notre Méditerranée — et je pensais à cette construction magnifique de l'Esprit, que des gens comme vous, Monsieur, ont réussi à réaliser dans ces cliniques Saint-Charles, devant lesquelles est mort mon père, assis sur un banc, entre les deux grands arbres de la Place Albert 1^{er}. Le livre qu'il avait sous le bras était tombé à ses pieds. C'était une édition en latin des Odes d'Horace...

Selon la tradition de notre Académie, me voici devant vous afin de dire mon remerciement et rendre hommage à mon prédécesseur, le Professeur Louis GILIS

Que ne suis-je, pour ce faire, comme Roland BARTHES un être de langage, doué avant que lui, d'une voix qui empoignerait de plaisir tous les sens qu'il touchait ! Que n'ai-je le grain de sa voix, comme on dit du grain d'une peau, ce léger vibrato qui laisse entendre la jouissance du corps par delà la main qui écrit, par delà la voix qui parle !

*
* *

Mais de Roland BARTHES, me permettez-vous de reprendre à mon compte une formule, qui résume aujourd'hui mes sentiments : « d'honneur est souvent immérité, la joie ne l'est jamais ». Il n'est pas sûr, en effet, que mes mérites et qualités justifient l'honneur que vous m'avez fait en m'admettant au sein de votre Compagnie. Mais très grande en est ma joie, mon affecté, mon plaisir, d'y côtoyer des Sociétaires d'aussi grande qualité que vous et d'en partager les séances, toujours fécondes. Comme l'Université, l'Académisme, quel qu'il soit, est en procès. Mais référez-vous au dictionnaire de ROBERT, vous y trouverez à propos du mot « académisme », cette phrase exemplaire, qui constitue par elle-même une réponse sans appel aux détracteurs : « On a parfois accusé INGRES d'académisme, sans comprendre son originalité profonde ».